

1. Point de vue du Crève-Cœur

Lieu-dit du Crève-Cœur, à Guentrange

1. Du Crève-Cœur, on peut regarder du côté de la vallée de la Fensch, immense mer végétale d’où jaillissent des cathédrales d’acier et de béton, Florange, Uckange, toute une vallée sidérurgique en mutation. On peut aussi regarder du côté de Thionville et repérer des émergences : les Basses Terres, la Côte des Roses et au fond les coteaux boisés d’Yutz. Mais les édifices du Moyen-Âge tardif et de la Renaissance, l’urbanisme et l’architecture allemande de l’Annexion ou les ouvrages militaires ne se découvrent qu’en parcourant les rues de Thionville car depuis les hauteurs, impossible de les appréhender tout à fait. Il faut se pencher, s’immerger pour comprendre pourquoi cette ville est vieille de plus de mille deux cent ans, comment elle est née de sa position stratégique au carrefour de diverses confluences, entre Metz, Luxembourg et Trèves, sur le grand axe Nord-Sud et pourquoi elle a été convoitée par tant de pays. Cette terrasse sur la ville et sa vallée se situe à Guentrange, village historiquement lié à Thionville, ancien haut lieu viticole et de villégiature des seigneurs, comme en témoigne la présence de ce pressoir à bascule provenant du domaine des sœurs nobles de Marienthal et qui daterait du XVIII^{ème} siècle, remonté au Crève-Cœur en 1975.

2. Ponts-écluses

Depuis le pont Schuman ou la rue des Ecluses

1752 : achèvement des deux ponts-écluses, dessinés par Louis de Cormontaigne

Un pont-écluse n’est pas un simple pont habité : c’est une fortification sur l’eau. Des deux ponts-écluses, qui fermaient le canal de dérivation creusé en 1746 dans un but défensif et préventif, ne subsistent que la partie pont de celui du Nord tandis que celui du Sud a été en partie restauré en 1991 après classement «Monument Historique» en 1984. Ces deux éléments faisaient partie du double couronné d’Yutz, ouvrage militaire du XVIII^{ème} siècle dessiné par Louis de Cormontaigne dont il reste aujourd’hui quelques traces. Chaque développait symétriquement sa structure massive de six arches en anses de panier avec piles et becs en pierre de taille supportant une robuste salle voûtée capable d’endurer un siège de plusieurs mois consécutifs. Sur cette base solide se posaient les deux magasins de paix, plus légers et fragiles, séparés entre eux par une rue centrale, à la fois lieu de stockage de nourriture et d’hébergement. En temps de guerre, grilles et écluses étaient fermées, ainsi si un ennemi arrivait du Sud, on pouvait inonder les terrains et compromettre son entrée dans Thionville. En temps de paix, ils faisaient office de pont et de porte d’eau. Pour leur caractère historique et rare et pour la belle composition de la façade encore visible, il importe de les apercevoir, encadrés par une végétation dense, depuis le pont Schuman.

3. Ancien couvent des Capucins, actuelle « Cour des Capucins »

Rue de Paris, Rue du Cygne, Rue Brûlée, Rue du Vieux Collège

1626-1629 : construction du couvent des Capucins

2007-2011 : projet et construction de la Cour des Capucins par les architectes Blaser & Schott

En 1624, l’ordre religieux des Capucins se voit attribuer un terrain à Thionville pour y construire un nouveau couvent sur les terrains dégagés par le recul des fortifications, avec l’autorisation d’utiliser les pierres de la porte de Metz démantelée. A partir de la Révolution Française, le couvent quitte ses fonctions religieuses pour devenir dépôt d’artillerie et caserne pour l’armée et théâtre et halle au blé pour la municipalité en 1820. A l’Annexion Allemande, le reste des bâtiments conventuels est transformé en caserne d’infanterie accueillant les logements des officiers, les locaux de la commandanturie et du matériel militaire. De cet ensemble ne restent aujourd’hui que l’ancienne église et quelques colonnes visibles dans une des allées du centre commercial, dernière étape dans l’évolution des affectations de ce lieu. La Cour des Capucins, projet urbain mixte proposant un centre commercial avec parking, logements, bureaux et programme hôtelier, a été inauguré en 2011 avec pour ambition de redynamiser le centre ville de Thionville tout respectant un certain nombre d’engagements afin d’atteindre le label « NF bâtiments tertiaires démarche HQE ». Les quatre accès, principalement piétons, permettent de lier l’ensemble du quartier en une sorte d’agora couverte.

4. Bastions I et III, parc Napoléon et bords de Moselle

Place République et place du Luxembourg, rue de Castelneau et avenue du Général de Gaulle

1902 : aménagement de la promenade Crauser, 1903 : aménagement du parc Napoléon, roseraie à partir de 1905

Veillant depuis leur enceinte protectrice de briques et de pierres sur la Moselle depuis des siècles, défendant jalousement l’entrée de la ville, les bastions I et III sont parmi les derniers témoins du passé militaire et défensif de Thionville. Ils datent de l’enceinte hexagonale à sept bastions dessinée par l’ingénieur Jacques Van Oyen et construits entre 1593 et 1597 par les Espagnols à partir des matières premières locales : des pierres de taille de Ranguieux, des briques de Thionville, du sable et des moellons d’Hettange, de Blettange et de Bertrange. Au moment du démantèlement des fortifications pour étendre la ville, lors de l’Annexion, ils sont épargnés pour des raisons stratégiques et convertis en blockhaus. Parallèlement, et dans le but de conserver un dégagement de la Moselle exigé par les autorités militaires, Joseph Stübben - l’urbaniste allemand en charge du développement de la ville - dessine deux parcs de part et d’autre des deux bastions : le Rosengarten (la roseraie, actuel parc Napoléon), et le Kindergarten (jardin d’enfant, actuel parc Wilson) reliés par une promenade haute et plantée le long de la Moselle, la promenade Crauser, aujourd’hui disparue. Cet ensemble paysager forme l’un des plus beaux de la ville, dont la promenade basse le long de l’eau est désormais animée tout l’été par de multiples animations coté Luxembourg.

5. NEST (Nord-Est théâtre CDN Thionville)

15 route de Manom, sur la D153F

Anciennement Théâtre Populaire Lorraine (TPL), installation en 2005 sur la friche / Barnum : achevé en 2013, conçu par l’architecte scénographe Christophe Theilmann

Circaciennes et incongrues, monstre rouge et temple antique, ces structures semblent s’être déposées depuis peu sur cet ancien site industriel, cachées de la Moselle par une immense haie de thuyas, le long de la route de Manom. Mais les apparences sont trompeuses car le NEST a commencé son installation dans cette friche sidérurgique dès 2005, ne cessant dès lors de reconfigurer ses espaces. A l’origine nomades, ces structures se sont pérennisées et accueillent ce centre dramatique national où sont tout à la fois conçus, fabriqués et joués des spectacles qui partent ensuite en tournée. Le premier à avoir posé ses planches est le Théâtre de bois, conçu et construit à l’origine par l’Odéon, dont la structure efficace permet une jauge de 204 spectateurs en dispositif frontal. Le « Barnum », la deuxième structure mais aussi la plus spectaculaire avec sa toile tendue rouge, a été inaugurée en 2013 pour fêter les cinquante ans de création du Nest. Son architecte a joué avec l’idée du nid (nest : nid ou nidifier en anglais) en proposant un espace protecteur tout en bois, « un abri qui doit nous réchauffer, former (…) un grand manteau rouge». Foyer du théâtre, le Barnum loge un bar, une cuisine et une librairie et offre un espace de travail indépendant pour les équipes en temps de répétition.

6. Un immeuble Art-Déco

48 avenue de Gaulle

Achévé en 1933 / Architecte : Jean Murez

Même si la ville est redevenue française en 1918, les travaux de l’urbaniste allemand Joseph Stübben sont continués, notamment autour des pôles que sont les rues Castelneau (voir repères n°14 et 15) et l’avenue de Gaulle. Toutes deux sont dessinées avec le même type de profil : un front bâti interrompu d’immeubles de rapport bourgeois aux différents styles côté ville et des villas cossues bordées de platanes coté Moselle. L’immeuble du n°48 de l’avenue de Gaulle s’inscrit dans ce mouvement d’intense construction des années 1930. Son architecte, Jean Murez qui avec Barthen et quelques autres fait partie de ceux qui construisent le plus à Thionville, dessine une façade Art déco animée d’une belle rythmicité. De nombreux éléments intéressants ponctuent le traitement de cette façade : la travée centrale en saillie (oriel), la terrasse en attique, les balconnets, le travail fin des allèges en décor stucué, les ferronneries du portail d’entrée et son linteau cannelé. Voir aussi les repères n°10, 13 et 14 pour un style Art Déco graphique et structuré.

REPÈRES URBAINS, ARCHITECTURAUX ET PAYSAGERS à Thionville

Textes et photos : **Ludmilla Cerveny - www.ludmillacerveny.com**

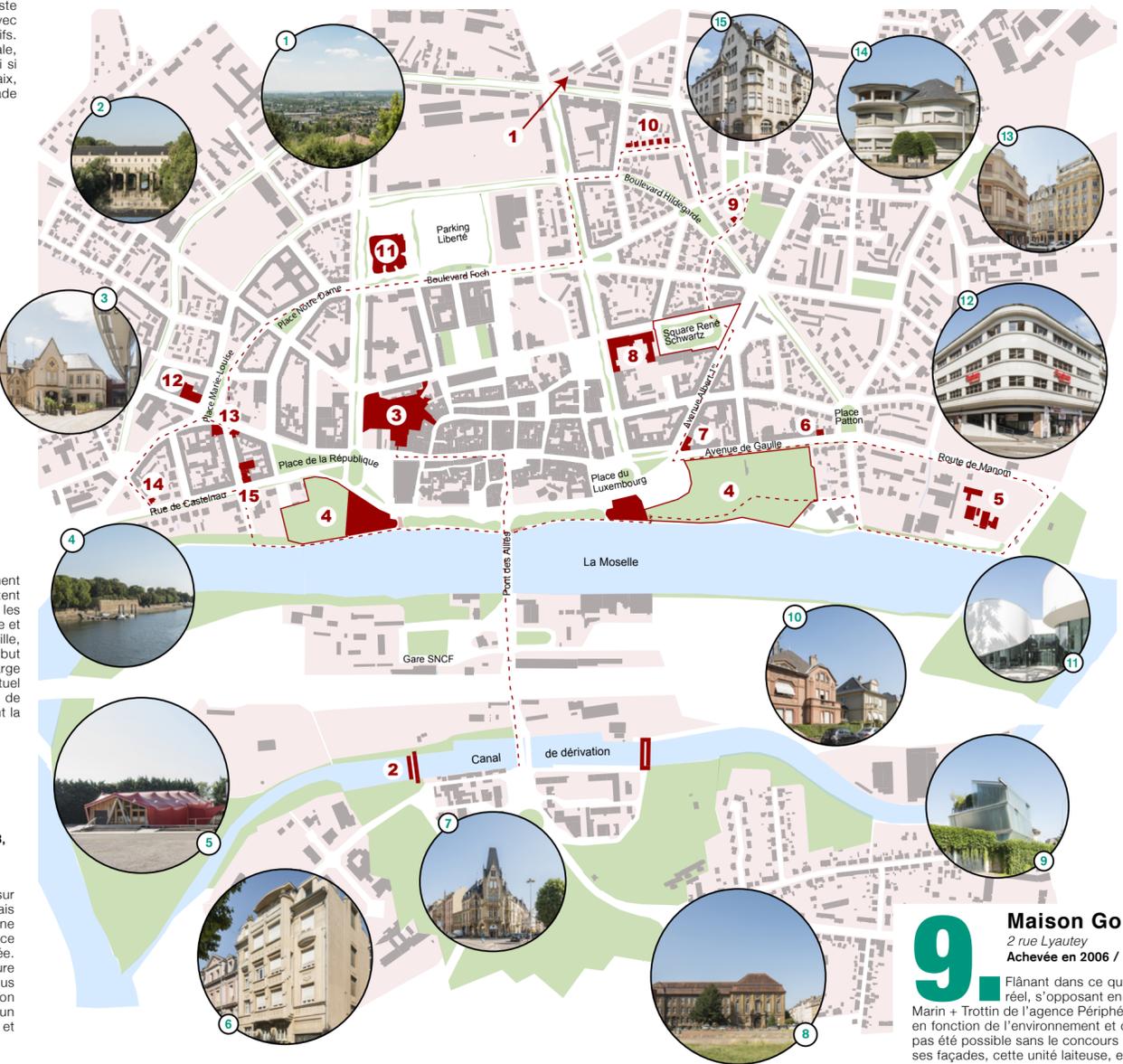
Infos & contact : **Maison de l’Architecture de Lorraine - www.maisondelarchi-lorraine.com**

15. Ancien hôtel Schillerhof et Trianon

5 rue de Castelneau et 1,3 rue d’Angleterre

1903-1906 : construction de l’hôtel et de la salle de spectacle / Architecte : Albert Eichbaum

L’ensemble concerné est réparti sur deux rues : le n°5 de la rue Castelneau, anciennement Hôtel Schillerhof et le n°3 de la rue d’Angleterre, le Trianon Palace, une salle de spectacle. Cet ensemble a été construit entre 1903 et 1906 dans un style Néo-Renaissance allemande par – et donc soumises à des prescriptions de hauteurs différentes – il a fallut procéder à un rattrapage de niveaux. Toutefois cette position lui a permis de développer deux pignons dont celui dominant sur la rue d’Angleterre est sans conteste le plus impressionnant, à la fois très haut et chantourné. Outre ces pignons, les quelques oriels et logettes en pierre calcaire qui se décrochent de ses façades participent également à l’aspect pittoresque de l’hôtel. La salle de spectacle, quant à elle, voit sa façade composée très symétriquement, marquée par une travée centrale en saillie, avec une immense baie avec arc en plein cintre flanquée de chaque coté de deux colonnettes jumelées. Le Trianon Palace comporte lui aussi un pignon chantourné. Pour ces raisons, cet ensemble articule bien le passage de la rue de Castelneau à la rue d’Angleterre.



14. Villa Mathis

27 rue de Castelneau

1937 : construction / Architecte : Armand Barthen

Cette villa a été construite au même moment que les villas de la rue Victor Hugo et conçue par le même architecte Armand Barthen pour la Veuve Charles Mathis. Son architecture oscille entre Art Déco - les colonnettes de la loggia ont des chapiteaux cannelés - et moderne - sa volumétrie lui donnant sous certains angles des allures de paquebot. Les pleins-de-travées (bande maçonnée entre deux niveaux) comportent une modénature épurée avec des lignes horizontales courant sur toute la façade en une sorte de faux joins creux, soulignant les éléments en saillie de différentes sections (circulaire et rectangulaire). Cette villa cîôt la rue Castelneau, une des plus remarquable de la ville, dessinée pendant l’Annexion Allemande mais peuplée par la suite, symétrique à l’avenue de Gaulle, bordée elle aussi de platanes coté Moselle. A noter que le n°21 de la même rue est également une villa conçue par Barthen (d’inspiration néo-classique).

13. Deux immeubles Art-Déco dont l’ancien hôtel Métropole

A l’angle des rue Joffre et rue d’Angleterre

1931 : construction de l’hôtel Métropole (10 rue Joffre) par l’architecte C. Woll

1938 : construction du 13 rue d’Angleterre par l’architecte Lino Perissinoto

1930, un certain Monsieur Jean Lax décide de faire construire « l’hôtel le plus moderne de la région » doté de 70 chambres, 300 places de parking et d’un restaurant au rez-de-chaussée à Thionville entre le rue Joffre et la rue d’Angleterre, non loin de la place Marie-Louise. L’architecte propose un immeuble de 5 étages à l’échelle monumentale dans un style Art Déco dépouillé dont chaque chambre coté rue possède un petit balcon doté d’une belle ferronnerie. En 1968, il est transformé en appartements aux étages et l’usage du restaurant est conservé en rez-de-chaussée. En face, le n°13 de la rue d’Angleterre, se trouve un immeuble plus bas mais dans un style Art Déco plus prononcé notamment avec des colonnes jumelées et demi-engagées à chapiteaux palmiformes. Deux balcons filants au premier étage et au troisième soulignent ce bâtiment en angle de parcelle et lui donnent une certaine prestance. Il a été construit en 1938 sur les plans de Lino Perissinoto pour Jean Camisan. Si les étages ont toujours accueilli des appartements, le niveau du rez-de-chaussée a vu ses usages changer : peut-être garage à l’origine puis hall d’exposition d’ameublement dans les années 1960, puis garage en 1964 et enfin actuellement pharmacie. Ces deux immeubles, bien que construits à huit ans d’écart forment un bel ensemble et donnent un caractère urbain à la rue du Maréchal Joffre.

12. Un immeuble moderne

Place Marie Louise

1934 : construction / Architecte : Joseph Franchini

Son architecture évoque instantanément l’époque du modernisme architectural tant il semble vouloir respecter les cinq points de Le Corbusier : pilotis en rez-de-chaussée, toit terrasse, plan libre, fenêtre en bandeau et façade libre. L’horizontalité qui se dégage de ces longues bandes de fenêtres et le dépouillement ornemental sont eux aussi des caractéristiques de ce mouvement rappelant les œuvres d’Alvar Aalto et bien sûr Le Corbusier. Construit en 1934 par l’architecte Joseph Franchini pour lui-même, son usage premier était d’être un garage automobile et une station service. En 1987, il est transformé par la Société Alsacienne de Supermarché. C’est cette situation rare d’une l’architecture particulière - le plan libre a cette capacité de pouvoir accepter facilement de nouvelles affectations - et la possibilité d’un parking intégré qui ont mené à cette requalification en supermarché. Il tire grandement parti de sa situation en angle de parcelle (autres cas étudiés voir repères n°7, 13, 15) en incurvant son angle saillant, les fenêtres en bandeau suivant ce mouvement. Son architecture tranche avec le classicisme des immeubles de la place Marie Louise mais il est toutefois bien intégré aux immeubles qui l’environnent, respectant leur échelle.

11. Puzzle, 3ème lieu

1 place Malraux, en face de la place de la Liberté

Inaugurée en 2016 / Architectes : Coulon & associés

«Eparpillé façon puzzle ? Non, ici le puzzle dont il est question est fini, achevé. Toutes les pièces sont parfaitement imbriquées, à l’instar des usages dans cet espace continu aux courbes enveloppantes, aux couleurs et paysages changeants, dessinés par l’architecte Dominique Coulon et son équipe. Ils nous livrent ici un projet fluide, d’une grande unité, où notre corps est saisi dans une danse spatiale, ricochant de collines en vallées. Cette fluidité est rendue possible par un mode de qualification inhabituel de l’espace : ce sont des lots circulaires ou ovoïdes (les bulles) qui définissent des aires aux différents usages et qualités (selon la couleur/texture du sol, de l’enveloppe extérieure de la bulle, de la proximité avec le vitrage extérieur ou le patio) et qui accueillent dans leur épaisseur des éléments spécifiques du programme : l’heure du conte, les laboratoires de langues, les studios, etc. Les parties du programme nécessitant des espaces fermés ou restreints au public (bureaux, administration, auditorium) sont logées du coté du parking Malraux pour laisser au maximum la façade sur rue libre de serpenter tel un ruban au gré des besoins de lumière. Ainsi ce grand carré aux angles adoucis, aux flans creusés, percé d’un patio en pente menant vers une toiture terrasse, devient un espace d’un nouveau genre, entre labyrinthe livresque et paysage habité. Bien que l’échelle de cette médiathèque soit en partie monumentale, elle n’est jamais perçue comme inquiétante et son architecture contemporaine nous offre un espace de liberté.

10. Ensemble de six villas

2 à 12 rue Victor Hugo

1936 : construction du n°2, 1937-1938 : construction des n°4, 6, 8, 10, 12 / Architecte : Armand Barthen

Il n’est pas commun qu’un même architecte construisse toutes les maisons d’une rue et ce pour des clients différents. C’est pourtant presque le cas ici. Armand Barthen a dessiné toutes les maisons du coté pair de la rue Victor Hugo, construites entre 1936 et 1938, conférant de facto à l’ensemble une grande cohérence. Mais si des traits communs se dégagent comme la volumétrie générale, la loggie distributive ou la présence de décrochement en façade (balcon, loggia, bow window), on note également un travail de différenciation par les matériaux et les modénatures, individualisant ainsi chaque villa. Certaines ont leur entrée latéralement, ce qui permet de conserver le maximum d’espace en façade pour les pièces de réceptions et d’ouvrir au maximum à l’extérieur (leur façade sur rue est orientée Sud-Est) par les systèmes cités plus haut. Le n°2 est la plus remarquable pour son décor Art Déco, notamment l’encadrement de certaines baies au décor géométrique réalisé dans l’enduit.

9. Maison Go

2 rue Lyautey

Achévée en 2006 / Périphériques architectes

Flânant dans ce quartier tranquille de villas cossues et de petits immeubles, au détour d’une rue, elle nous apparaît soudain, comme une découpe dans le réel, s’opposant en tout point à son contexte si rationnel, orthogonal, opaque. Un côté ‘Rien à faire du contexte !’. Mais à y regarder de près, ses architectes Marin + Trottin de l’agence Périphériques ont été plus fins : implantée au centre de la parcelle, la maison reprend sa géométrie puis fait ensuite danser chacun de ses étages en fonction de l’environnement et des vues, produisant sur sa volumétrie générale un déséquilibre et donc une sensation de mouvement. Cette complexité désirée n’aurait pas été possible sans le concours d’un logiciel de modélisation 3D ainsi que la souplesse et la précision constructive d’une structure en acier. L’harmonie qui se dégage de ses façades, cette unité laiteuse, est due au choix d’un matériau opalesscent, du verre armé, masquant tantôt des parois opaques, tantôt translucides. Visible depuis la rue, la chaîne à eau, un dispositif aussi spectaculaire que poétique, reçoit l’eau de pluie du chéneau, la guide ensuite vers le sol où elle est récupérée. Cette maison Go est donc une belle surprise au coin du boulevard Hildegarde, une apparition légère et déhanchée, intrigante, une pépite au milieu d’un jardin.

8. Lycée Charlemagne

A l’angle de l’avenue Clémenceau et de la rue Gallieni et du square René Schwartz

1910 : construction du L, projet de l’architecte Gustav Oberthur / 1933 : construction de l’extension par Knaf et Heisel.

Le lycée Charlemagne fait partie des bâtiments publics réclamés par l’administration allemande face au développement de Thionville au début du XX^{ème} siècle, les locaux de l’ancien édifice étant jugés inconfortables. C’est ainsi qu’en 1910 est construit le premier bâtiment (en L) sur l’emprise d’anciennes fortifications, à l’angle de la rue Gallieni et donnant sur le square René Schwartz. L’édifice développe son imposante carrure en pierre de Jaumont dans un style néo-baroque, fortement germanique, marqué par un portail monumental et de hautes toitures. En 1930, un projet d’extension du lycée est dessiné par les architectes de la ville Albert Knaf et Heisel mais une partie du projet est abandonnée : sont construits seulement l’internal et les logements de fonction rue Gallieni et avenue Clémenceau avec pour soucis de conserver le style du bâtiment primitif. Sa mise en scène donne au square René Schwartz, aménagé en 1914, une ambiance particulière, voulue par Stübben dans l’idée de créer un paysage pittoresque dans la ville. Pour son échelle monumentale et son dialogue avec le square qui lui fait face, le lycée Charlemagne demeure une des pièces maîtresses de l’urbanisme de la période allemande.



① Point de vue du Crève-Cœur



② Ponts-écluses



③ Ancien couvent des Capucins, actuelle « Cour des Capucins »



④ Bastions I et III, parc Napoléon et bords de Moselle



⑤ Nest



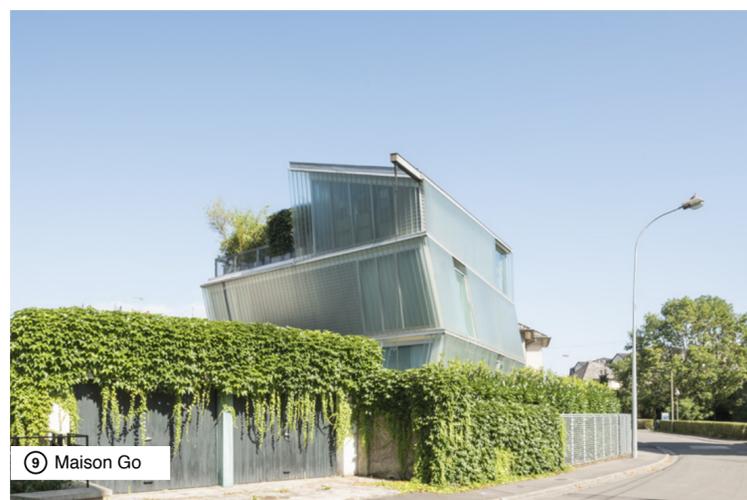
⑥ Un immeuble Art-Déco



⑦ Pharmacie du Parc



⑧ Lycée Charlemagne



⑨ Maison Go



⑩ Ensemble de six villas



⑪ Puzzle, 3ème lieu



⑫ Un immeuble moderne



⑬ Deux immeubles Art-Déco dont l'ancien hôtel Métropole



⑭ Villa Mathis



⑮ Ancien hôtel Schillerhof et Trianon